

# L'EXPOSITION DE PARIS

## DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 13 novembre 1889.

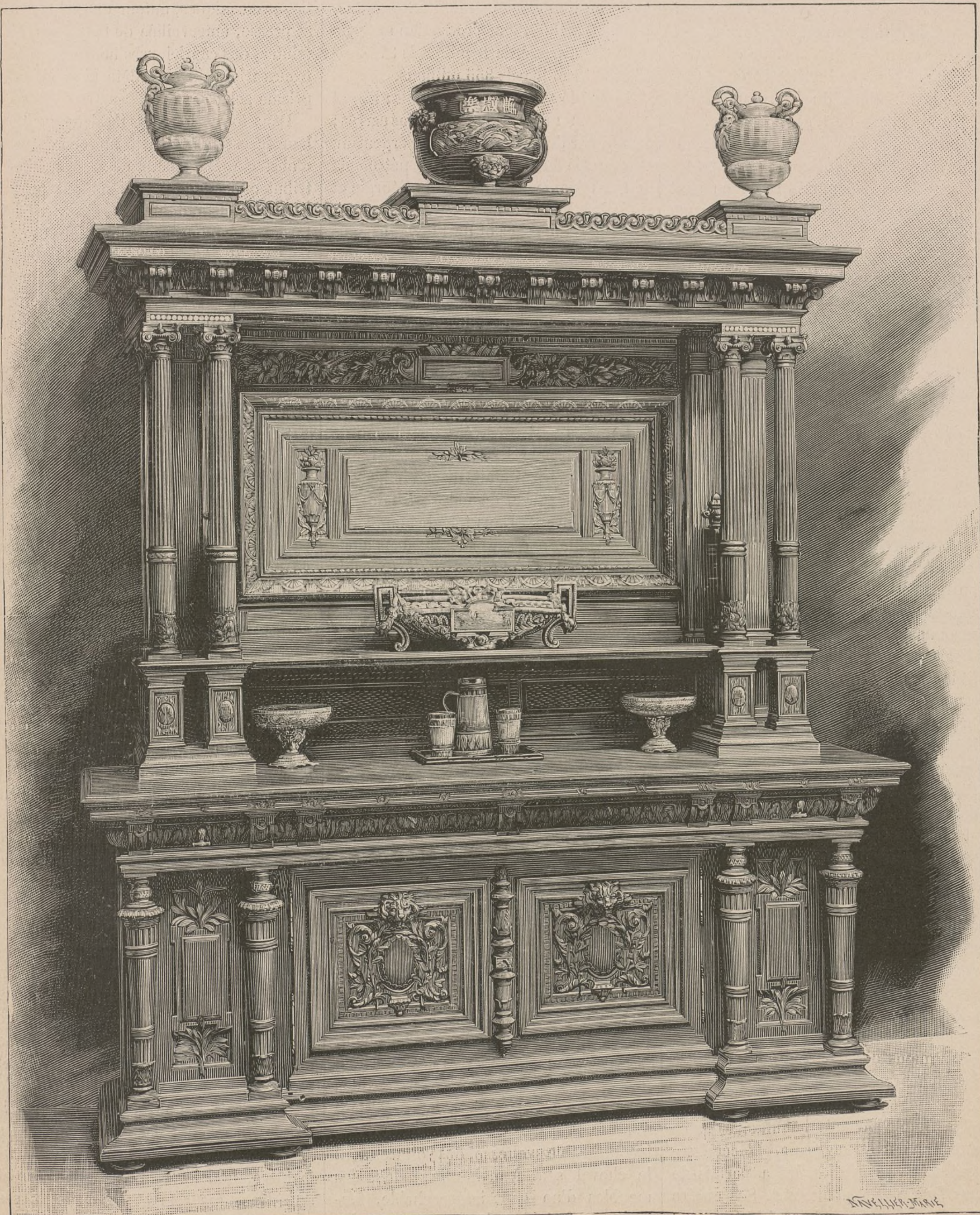
N° 52

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

40 NUMÉROS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



GRAND BUFFET EN NOYER SCULPTÉ ET CIRÉ, EXPOSÉ PAR LA MAISON FLACHAT, DE LYON



## L'EXPOSITION DES ÉTATS-UNIS

Sur une superficie de neuf millions de kilomètres carrés, quatre-vingts millions d'habitants. Ils seront cent millions en 1900 et doublent en trente ans.

Des premiers ils ont répondu à l'appel de la France et sont venus occuper à notre Exposition le rang qui leur appartient, que nul encore ne leur conteste : celui de la plus productrice et de la plus riche des nations du Nouveau-Monde. Productrice, elle l'est, et au delà de toute attente. Riche, elle l'est plus encore, et, seule au monde, voit l'or affluer dans ses caisses plus rapidement qu'il n'en peut sortir. Pompe aspirante, son mécanisme d'impôts puise incessamment dans une nappe d'or chaque jour plus large et plus profonde, engorgeant un réservoir dont le débit calculé avec une sage prévoyance ne suffit plus à l'écoulement de ce Pactole grossissant. Le niveau monte, déjouant tous les calculs, et cela malgré le rachat anticipé d'une partie de la dette nationale, malgré les prélèvements faits et les dégrèvements opérés.

Nation agricole, de large aisance, longtemps ignorante des grandes fortunes et des grandes misères, elle est devenue industrielle et manufacturière et, brusquement, un problème inattendu s'est posé à elle. A l'aisance générale d'une population fermière disséminée sur un territoire vaste et fertile, produisant au delà de sa consommation et tirant de l'Europe les articles fabriqués dont elle lui fournissait la matière première, ont succédé de grandes agglomérations citadines : New-York, passant de 900,000 à 1,800,000 habitants, Chicago doublant en dix ans, Cincinnati s'élevant de 40,000 à 260,000, Pittsburg de 21,000 à 156,000, Saint-Louis de 16,000 à 350,000.

Puis, conséquence de l'évolution économique déterminée par le régime protectionniste adopté à l'issue de la guerre de sécession : des capitaux énormes alimentant des industries prospères, des fortunes soudaines contrastant avec l'appauvrissement des masses, non plus fractionnées, disséminées dans les fermes, mais embrigadées, disciplinées : armée ouvrière recrutée par l'industrie, édifiant de ses mains et menaçant de ses haines ces grandes fortunes américaines qui n'ont d'égales qu'en Angleterre.

Tout en devenant manufacturier, ce peuple est aussi agricole. L'accroissement de sa population lui a permis de faire face à tout et partout. Ses quatre millions de fermes produisent 456 millions de boisseaux de blé, de quoi fournir à sa subsistance et exporter 100 millions de

boisseaux en Europe ; puis 1 milliard 500 millions de boisseaux de maïs, 159 millions d'avoine. Il récolte chaque année plus de six millions de balles de coton, plus de 500 millions de livres de tabac. L'Europe produit en moyenne 15 boisseaux de céréales par tête d'habitant ; les États-Unis : 44, et, pour tout, la proportion est la même. En trente ans, de 1859 à 1889, leur production agricole annuelle a passé de 8 milliards 375 millions à 16 milliards 355 millions.

Ils ont le nombre : 80 millions ; ils ont l'espace : 9 millions de kilomètres carrés ; ils ont l'or de la Californie et l'argent du Nevada, le fer, la houille et le pétrole de la Pensylvanie, le coton de la Géorgie et de la Louisiane, les immenses troupeaux de l'Ohio, du Texas et de l'Iowa, les bois du Maine, des ports sur les deux Océans : New-York, Boston, la Nouvelle-Orléans sur l'Atlantique, San Francisco, Reine du Pacifique ; ils ont peu d'armée, pas de voisins en état de leur nuire et, ralliés autour de leurs libres institutions, ils n'ont ni le désir de les détruire, ni la tentation de les modifier.

Dans les vastes travées du Champ de Mars, la grande République des États-Unis expose les produits de son industrie ; industrie avancée, de nature à faire réfléchir l'Europe. Dans tous les domaines elle s'essaie, non sans succès ; dans quelques-uns elle l'emporte déjà. Ses machines agricoles ont conquis le premier rang et, parmi les inventions nouvelles, celles d'Edison attirent tous les regards. Peu de noms sont aujourd'hui plus connus et, à juste titre, plus célèbres, que celui de ce grand remueur d'idées, de cet infatigable observateur de faits, dont rien ne lasse la patience et ne déconcerte l'obstiné labeur.

Et ce n'est pas seulement dans le domaine utilitaire et pratique que s'exerce l'activité américaine. Les grandes fortunes qui ont surgi dans ces vingt dernières années ont créé de grands besoins, des goûts de luxe et de confort et, avec eux, une industrie nouvelle. L'or et l'argent s'étalent aux vitrines en magnifiques pièces d'orfèvrerie, en ce vase du Centenaire, d'une argenterie travaillée, ciselée, un peu lourde et massive, trop riche peut-être, mais d'un grand et somptueux effet.

Sous les mains expertes des ouvriers, leurs bois ont pris des formes élégantes et gracieuses. L'érable assoupli, résistant et léger, leur fournit des traîneaux d'une incomparable sveltesse, des voitures dont le cheval sent à peine le poids, des meubles d'un goût irréprochable, fauteuils confortables, bureaux commodes et intelligemment conçus. Ici, leurs armuriers étalent des armes de précision :

revolvers, fusils et carabines d'un remarquable travail, et, dans la coutellerie, ils luttent avec succès contre l'Angleterre.

Pour la première fois ils exposent, en Europe, les bois pétrifiés de l'Arizona et du Minnesota, marbre végétal, produit séculaire enfoui sous les scories d'éruptions volcaniques, autour duquel la foule se presse, émerveillée de la richesse des teintes, des capricieuses nervures de ces troncs irisés où se reflète la gamme du prisme solaire.

Dans toutes les voies ils s'engagent, et leur incessante activité ne connaît pas d'obstacle. Impatients de s'affranchir du tribut que si longtemps ils ont payé à l'Europe, ils ont imprimé à la viticulture une vigoureuse impulsion et déjà leur production oscille entre 1,500,000 et 1,600,000 hectolitres de vin à l'année. Près de 300,000 hectares de terres, dont la moitié en Californie, sont cultivés en vignes. En 1870 ils récoltaient 113,000 hectolitres, dix-huit ans après 1,134,000, plus de dix fois autant, et la culture s'étend.

Stimulés par l'essor que prend la République Argentine au point de vue de l'élevage du bétail, ils ont accru le nombre et la valeur du leur, qui dépasse aujourd'hui 50 millions de têtes. Ils ont exporté l'année dernière pour 92 millions de francs de bœuf conservé et pour 58 millions d'animaux vivants. En fruits, leur récolte dépasse 1,500 millions de francs à l'année.

De ces chiffres et d'un examen attentif de l'Exposition des États-Unis se dégage l'impression d'un grand peuple, doué d'une étonnante vitalité, d'un pays merveilleusement favorisé de la nature et d'une rare fécondité. Mais si les chiffres et les produits sont d'indispensables facteurs à qui veut dresser le bilan économique d'une race, s'ils nous disent ce qu'elle fait, ce qu'elle ajoute à l'actif de l'humanité, ils ne nous révèlent que peu de chose sur le mobile auquel elle obéit, le but qu'elle poursuit, l'influence morale qu'elle exerce.

C'est à l'histoire et à l'observation personnelle qu'il nous faut le demander. Ici, cette influence est grande et, chaque jour, s'affirme et s'accroît. Que l'on ne s'y trompe pas : l'Europe s'américanise. En un siècle elle a jeté sur les plages de l'Amérique plus de treize millions d'émigrants ; jusqu'en 1860 elle a inondé les États-Unis des productions de ses manufactures, leur imposant sa littérature et ses idées, ses arts et ses artistes, ses modes et ses goûts, ses déclassés et ses aventuriers, tous ces éléments révolutionnaires qui, accourant sur ce sol hospi-



talier, y voyaient un champ d'expériences pour leurs théories.

Non que le génie essentiellement pratique de l'Américain s'engouât des utopies socialistes. Les utopies le laissaient indifférent; elles étaient le produit d'un ordre social dont il admirait, lui, citoyen des États-Unis, la civilisation, les arts et l'histoire, mais dont il avait répudié les traditions. Il s'estimait à l'abri des maux qui résultent de la lutte pour l'existence, de la misère qu'elle traîne après elle, des révoltes brutales et des répressions sanglantes. Son amour-propre se complaisait dans le contraste qu'offraient les convulsions européennes et la paix dont il jouissait, les crises du vieux monde et la prospérité du nouveau. Dans un songe de philanthropie nationale, il voyait la grande république devenir l'asile, le refuge des déclassés, des malheureux, des dévoyés, le vaste creuset où viendraient se fondre, s'épurer les misères humaines et d'où devait surgir l'État modèle, unique, donnant au monde étonné l'exemple d'un peuple enrichi par le travail, heureux par le jeu d'institutions libres, moralisé par le protestantisme, réalisant enfin, ici-bas, l'idéal vainement poursuivi par les sages, les philosophes, les penseurs de tout temps et de toute race.

De ces misères accumulées faire une richesse, de ces émigrants en guenilles des citoyens libres, de ces cœurs pleins de colère et de haine des âmes chrétiennes, de ces femmes perdues d'honnêtes mères de famille, de ces enfants ignorants des hommes instruits ayant conscience de leurs droits et de leurs devoirs, de tous, enfin, des membres utiles d'une communauté fraternelle, tel fut le rêve généreux de leurs hommes d'État, de leurs prédicateurs, des missionnaires de Boston, des descendants de William Penn, des successeurs de Washington.

Les grands rêves et les hautes ambitions font les grands peuples. Pendant près d'un demi-siècle, les faits leur donnèrent raison, jusqu'au jour où la guerre de sécession vint mettre à la plus rude des épreuves leur force militaire et leur puissance financière. Ils en sortirent victorieux et, depuis, l'incomparable essor de leur industrie et de leur civilisation les a portés au plus haut rang.

A son tour cette civilisation reflue sur l'Europe que ses touristes envahissent, où ses millionnaires nomades édifient leurs somptueux hôtels, rivalisant de luxe et d'élégance avec une aristocratie de naissance qui s'éteint et une aristocratie financière qu'ils écrasent de leur opulence. A leur tour ils nous initient à leurs idées, à leurs mœurs, à leurs usages, non plus timidement, en parvenus qui doutent

et que le ridicule effraie, mais en gens arrivés, qui sourient de nos préjugés et auxquels l'expérience acquise a donné l'assurance qui s'impose.

Les civilisations ont de ces chocs en retour, et ce n'est pas l'un des moins curieux spectacle auquel il soit donné à l'observateur d'assister, et que nous révèle l'Exposition du Centenaire, que cette significative évolution de l'Europe vers l'Amérique.

C. DE VARIGNY.

#### L'HYGIÈNE A L'EXPOSITION

### LES HOPITAUX MARINS

Tous les services d'hygiène sont un peu disséminés dans l'Exposition, et il ne suffit pas de parcourir le pavillon consacré spécialement à cette branche si importante de la science sociale pour se rendre compte de tous les progrès accomplis de ce côté.

Je veux aujourd'hui signaler aux lecteurs une expérience des plus intéressantes, poursuivie simultanément par l'Administration et par l'initiative privée. Cette œuvre occupe une place restreinte : quelques reliefs, un tableau, et des plans dans le Pavillon de la Ville de Paris, un relief également et quelques photographies dans le Pavillon de l'Hygiène aux Invalides. Et cependant, que d'espérances en germes dans cette exposition aujourd'hui encore à l'état embryonnaire, mais qui, plus tard, occupera une place digne de son rang, digne de l'influence heureuse qu'elle aura exercée sur notre population. Je veux parler de l'œuvre des hôpitaux marins.

Qui n'a vu, dans les centres populeux surtout, ces enfants pâles, chétifs, dont le squelette insuffisamment nourri s'incurve, se tord, pour donner à ces pauvres êtres ces allures difformes, hideuses, qui inspirent une si profonde pitié?

Rachitiques et scrofuleux constituent la grande famille des déshérités. Il ne suffit pas que la mauvaise étoile sous laquelle ils sont nés les condamne à lutter péniblement dès leur enfance; qu'importe s'ils avaient la santé! Mais ces malheureux enfants portent en eux la tare de leur naissance, et le milieu dans lequel ils sont condamnés à vivre, continue à les miner, à les détruire. Et pourtant, parmi eux, combien de vie et de sève qui reste encore, qu'un peu d'air pur suffirait à sauver, à redresser, à faire de ces estropiés, de ces mutilés, des êtres sains, forts, des soldats vigoureux pour la défense de notre sol, des mères robustes qui donneraient plus tard des rejetons sains et bien portants!

L'air pur de nos campagnes est déjà un puissant remède, mais cet air qui vient de la mer, saturé par les effluves salins, est un tonique plus vivifiant encore.

Les heureux résultats obtenus par les parents qui pouvaient conduire leurs enfants au bord de la mer, étaient suffisamment convaincants, mais il fallait surtout songer aux déshérités de la fortune en même temps que de la santé.

L'histoire de la fondation du premier hôpital marin en France est des plus touchantes. Si elle ne se passait pas si près de nous, elle paraî-

trait être une légende telle que les racontent les grand'mères à leurs petits-enfants.

Et nous devons remercier l'administration de l'Assistance publique qui a eu soin de nous rappeler par un tableau ce fait historique.

Laissez-moi vous rappeler cette peinture, placée dans une travée du pavillon de droite de la Ville de Paris, et qui a pu passer inaperçue pour vous.

Une pauvre vieille femme déjà courbée par l'âge, mène dans une brouette deux petits enfants chétifs, malingres, les jambes enveloppées de linge de pansement. Elle les conduit sur le sable de la mer. Les yeux de la femme, doux et caressants, sont fixés sur les pauvres petits qu'elle craint de cahoter dans sa voiture rudimentaire. L'artiste a réussi à placer, sur ce visage, l'idée de la bonté intelligente et d'une douce énergie.

En bas du tableau, on trouve les plans du magnifique hôpital que la Ville de Paris a fait construire à Berck, pour ses enfants rachitiques. Et ce rapprochement est voulu et il est heureux, car c'est de l'humble brouette de la bonne femme qu'est né l'hôpital de Berck.

C'était en 1857. Un homme de cœur, le docteur Perrochaud, frappé du bien que faisait l'air marin aux petits malades, communiqua ses pensées à une brave femme de Grosiliers, village situé à quelque distance de la mer dans le voisinage de la plage de Berck. M<sup>me</sup> Duhamel, tel est le nom qu'il ne faut pas oublier, accueillit avec empressement les idées généreuses du docteur Perrochaud et les mit immédiatement à exécution. On lui confia quelques enfants malades. Deux fois par jour, elle transportait ses pensionnaires dans une brouette jusque sur la plage de Berck et là, après avoir baigné les enfants et lavé leurs plaies, elle refaisait un pansement complet et reprenait avec eux le chemin de Grosiliers.

L'histoire de la veuve Duhamel conduisant ses petits malades à la mer dans une brouette, était rapidement devenue légendaire. Elle inspira à un poète anglais une sorte de chanson berceuse, un *nursery rhyme*, dont voici la traduction littérale :

Il y avait une fois une vieille femme, elle habitait près de la mer,  
Et elle était une vieille femme bien bonne;  
Elle prit des garçons et des filles qui étaient malades, pour son plaisir.  
Elle leur dit de chercher sur la plage un trésor.  
Ils n'avaient pas la force d'aller si loin,  
Sa brouette gaïement les portait jusque-là;  
Ils pataugeaient, ils barbotaient, ils gambadaient, et puis  
Sa brouette les ramenait tous.  
« Et quant à ce trésor, mes chers, leur disait-elle,  
« Il sera trouvé bien sûr demain, s'il ne l'a pas été aujourd'hui.  
« Le trésor des trésors, la richesse des richesses,  
« Le joyau des joyaux, mes chéris, c'est la santé. »  
Et elle leur donna du bon bouillon, avec bien du pain.  
Elle leur moucha à tous le nez et les mit à coucher.

Au nom de cette femme de bien, il faut ajouter celui de la veuve Marianne Brillard, sa dévouée collaboratrice.

Il nous est impossible de signaler ici les phases par lesquelles dut passer l'établissement de Berck pour devenir ce qu'il est aujourd'hui avec ses 600 lits toujours occupés.

Autour du grand hôpital maritime de Berck qui appartient à la Ville de Paris, se sont groupés d'autres établissements dus à l'initiative intelligente et dévouée des particuliers : la fondation Rothschild, 24 lits, et les maisons Cornu, 300 lits. Ces derniers établissements, admirablement organisés tant au point

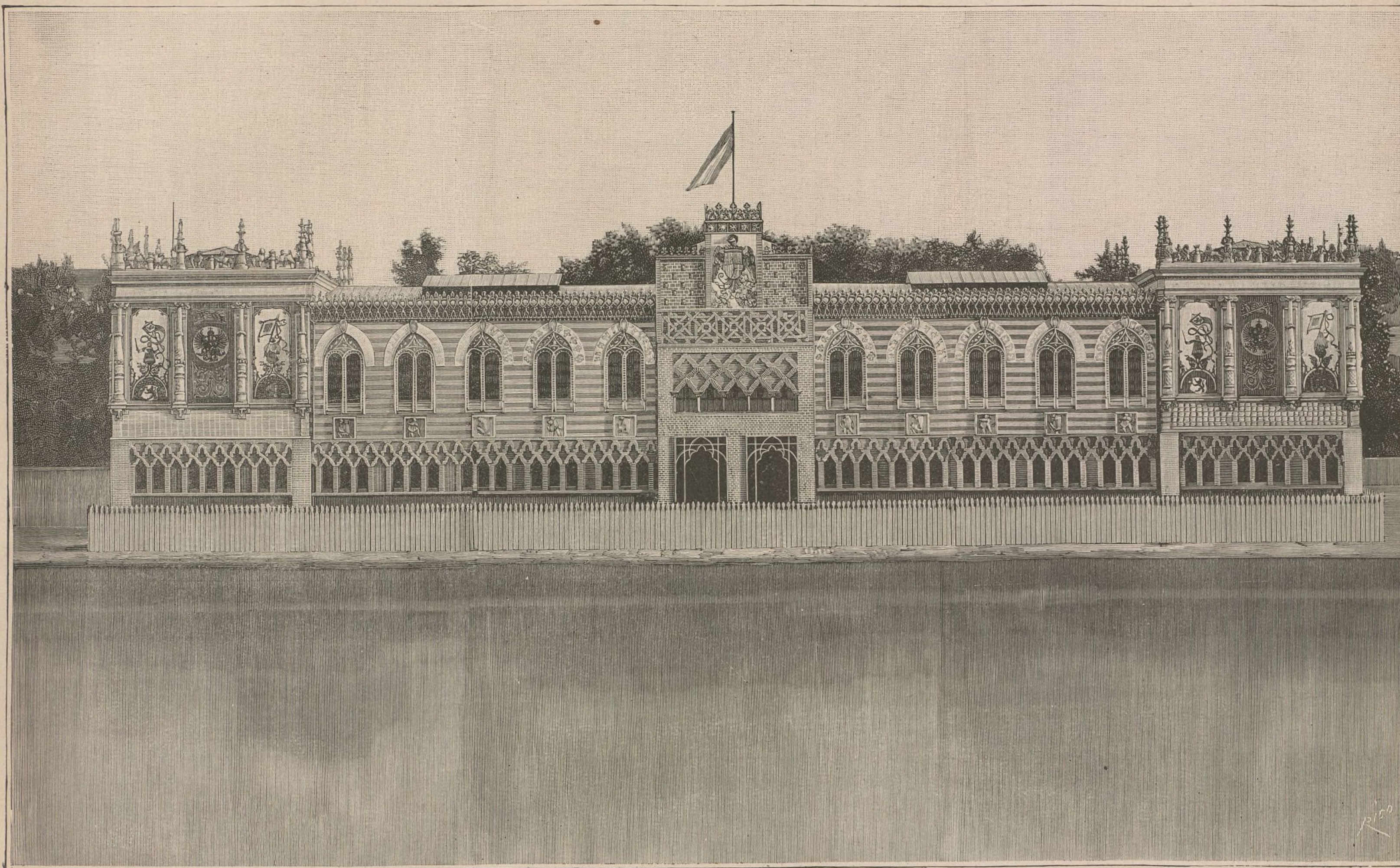




INTÉRIEUR DU PAVILLON DU MEXIQUE AU CHAMP DE MARS.

Ayuntamiento de Madrid





EXPOSITION DES PRODUITS ALIMENTAIRES. — FAÇADE DU PAVILLON ESPAGNOL.

Ayuntamiento de Madrid



de vue de l'hygiène que de l'instruction à donner aux enfants, reçoivent en outre des pensionnaires payants.

M. Bergeron, l'éminent secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, avait pris à cœur cette question des hôpitaux marins. Dès 1870, secondé par le Dr Armaingaud, il entreprenait une campagne active qui devait aboutir à la création de l'OEuvre nationale des hôpitaux marins. Aujourd'hui, grâce à ces hommes dévoués, grâce à des donateurs généreux, — certain legs s'élevait à 1,200,000 francs (legs Desjobert, pour l'hôpital de Cap-Breton), — la France possède douze sanatoriums échelonnés sur tous les points de la côte française.

Disons quelques mots de l'installation du sanatorium de Banyuls-sur-Mer, dont un modèle se trouve exposé dans le Pavillon de l'Hygiène.

L'histoire de sa création est un peu celle de tous les établissements de ce genre. Au début, les organisateurs trouvent de nombreuses difficultés, l'indifférence surtout, puis peu à peu, grâce à leur zèle infatigable, ils finissent par entraîner la conviction des assemblées locales, des particuliers; les subventions, les dons arrivent et bientôt l'établissement s'élève.

Comme l'indiquent les photographies exposées, le site choisi est charmant. L'hôpital s'élève dans une petite crique fermée par les derniers contreforts des Albères qui viennent se perdre dans les flots bleus de la Méditerranée. Je n'ose dire qu'il est à l'abri des vents du large, car lors de ma visite, en avril dernier, les débris de la cheminée de la cuisine gisant dans la cour indiquaient les effets de la tramontane.

Le plan général est des plus simples : deux grands corps de bâtiments situés à 40 mètres l'un de l'autre et reliés entre eux par deux corps de bâtiments moins considérables; au centre, une vaste cour de 2,300 mètres superficiels. En avant, une cour d'honneur; en arrière, deux petites cours; tout au pourtour des cours et se poursuivant le long des bâtiments, une galerie couverte assure, quelque temps qu'il fasse, le fonctionnement régulier de tous les services.

Les deux grands corps de bâtiments sont orientés perpendiculairement à la mer. Ils se subdivisent en trois pavillons, séparés par un espace actuellement libre, qui pourra plus tard être utilisé pour les classes.

S'il s'agissait ici d'un article d'hygiène s'adressant uniquement aux hygiénistes de profession, je devrais ajouter quelques critiques de détail sur cette installation, défectueuse en quelques points, mais le temps, espérons-le, se chargera de montrer les modifications nécessaires et les erreurs à corriger.

Le chiffre total des enfants qui peuvent être reçus dans cet établissement s'élève à 200, et déjà cent lits sont entretenus par des donations particulières ou des subventions des départements limitrophes. L'histoire du sanatorium de Banyuls s'est répétée pour tous les autres établissements de ce genre. A l'heure actuelle, près de deux mille enfants environ peuvent être envoyés respirer l'air vivifiant de la mer, mais ce nombre ne peut être obtenu qu'en diminuant le temps de séjour de chacun d'eux : aussi faut-il espérer que cette œuvre, qui ne date que d'hier, continuera à prospérer rapidement. La France est riche et peut payer sa gloire, il faut qu'elle paye aussi pour la santé de ses enfants.

D<sup>r</sup> P. L.

## L'AMEUBLEMENT

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE<sup>1</sup>

Puisque je mentionne les innovations, il me faut citer encore celles réalisées par la maison Janselme, de Paris, et par la maison Flachat, de Lyon. M. Janselme expose une chambre à coucher des plus remarquables. Le lit, l'armoire à glace, la toilette, les sièges en bois de citronnier et en acajou ciré sont exécutés avec une maîtrise complète. Tout est parfait comme facture. Il semble difficile que la main-d'œuvre, comme perfection, soit poussée plus loin. Mais ce qui est à noter dans ce beau meuble, c'est qu'il est de *style Empire*.

Jusqu'à présent, on avait tenu, dans l'ameublement, cette époque en très mince estime. Suivant les époques, les âges et les goûts, on avait professé une admiration plus ou moins contagieuse pour la Renaissance, les styles Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Le Louis XVI, mis à la mode par l'impératrice Eugénie, a joui pendant vingt ans d'une vogue qui dure encore. Mais, en dépit de l'avènement de Napoléon III, en dépit des modèles si intéressants, légués à notre génération par Percier et Fontaine, l'art postérieur au grand écroulement de la monarchie avait été tenu par tous les amateurs pour nul et non avenu.

C'est donc une tentative très hardie que celle à laquelle M. Janselme s'est livré; et il nous faut reconnaître qu'il y a pleinement réussi, grâce surtout à la perfection de travail dont ses collaborateurs ont fait preuve. Son lit, qui est particulièrement intéressant, est vu du pied. Le panneau du bas est terminé à son sommet par la courbe gracieuse d'un arc en acajou massif dominant une marqueterie en damier de citronnier, sur laquelle se détache en une courbe harmonieuse une guirlande de roses, d'un rouge de sang du plus puissant effet. Les sièges sont également bien traités, mais, comme le veut l'époque, accusent peut-être un peu trop de maigreur. Somme toute, c'est là un essai des plus intéressants et qui, vraisemblablement, ne manquera pas de faire école.

La maison Flachat a été moins audacieuse; ses tentatives sont plus modestes; mais elle n'a pas été moins heureusement servie par son initiative. En 1884, son directeur qui, avec MM. Vallet frères et Blanqui, de Marseille, est un de nos meilleurs ébénistes de province, exposait une vitrine tout à fait charmante, dont

nous donnerons ici une reproduction.

Cette vitrine, en noyer sculpté et ciré, portée par une jolie console à balustres, est surmontée d'un petit dôme à plan carré, et flanquée de deux cariatides à gaine qui portent l'entablement. Le dessin en est bien trouvé, la forme gracieuse, l'ornementation à la fois très simple et cependant très cherchée; mais ce n'est point dans ces qualités d'art que réside l'innovation de M. Flachat.

Elle réside tout entière en de petits fonds d'or distribués avec beaucoup de discrétion dans les frises, et en une suite de filets d'or accompagnant les ornements principaux, qui, enlevés en plein bois, se détachent ainsi plus crânement sur le champ et rendent l'ornementation plus lisible.

Rien ne sympathise mieux, au surplus, que les teintes du vieux noyer ou du vieux chêne avec celles de l'or. Ce dernier communique, en outre, à ces meubles sculptés, toujours un peu sévères d'aspect, une gaieté et une richesse que le ton du bois seul ne comporte pas. Il permet, en outre, de varier les effets et d'établir ce qu'on appelle des repos. Les parties sculptées en haut-relief ou en ronde bosse, restant dans leur ton primitif, achèvent de se distinguer complètement des parties ornées, qui, grâce au métal, prennent un caractère bien défini.

Inutile de dire que, cette innovation ayant, dès son apparition, obtenu un grand succès, M. Flachat a trouvé de nombreux imitateurs. C'est ainsi que M. Vogel expose plusieurs meubles sculptés en noyer ciré avec des rehauts dorés. D'autre part, MM. Potheau frères ont envoyé au Champ de Mars une cheminée Louis XV décorée dans ce même esprit et d'un fort joli dessin. Enfin M. Léger nous offre une armoire à glace du même genre, qui m'a paru fort réussie.

Pour en finir avec les meubles exposés au Champ de Mars, il me reste à citer l'emploi, devenu à la mode depuis quelques années, de laques japonaises et chinoises dans la confection de petits meubles légers et volants. Deux établissements, la maison Bailly, de Tours, et MM. Viardot et C<sup>ie</sup>, de Paris, se sont fait une spécialité de ces articles. Il me reste aussi à dire quelques mots des pendules et horloges qui, depuis un certain nombre d'années, sont redevenues de véritables ouvrages d'ébénisterie.

Nous avons déjà, au cours de ce chapitre, signalé un certain nombre de ces derniers meubles dont MM. Lemoine et Dasson exposent des spécimens fort remarquables; mais deux maisons ont surtout compris le parti qu'on pouvait tirer, au point de vue de la décoration

1. Voir les n<sup>os</sup> 49 à 51.



des appartements, de ces instruments d'une utilité si grande. Je veux parler de la maison Passerat, qui expose des pendules dites *religieuses*, de formes variées, et de M. Planchon, dont l'exposition, comprise dans la section d'horlogerie, est comme un abrégé de l'histoire de cette industrie trop peu connue.

M. Planchon, en effet, est un curieux qui, depuis vingt années, s'est mis à rechercher en France, en Angleterre et en Allemagne, tous les spécimens anciens qu'il pouvait rencontrer et à les copier avec un soin et une exactitude qu'on ne saurait trop louer. Bien mieux, il n'est presque pas d'horloges du xv<sup>e</sup> ou du xvi<sup>e</sup> siècle, dont il lui ait été donné de retrouver l'image, qu'il ne se soit efforcé de reconstituer à grands frais. Cette année, il a accompli dans ce genre un véritable tour de force.

Il existe, à Bruxelles, au Musée royal de Belgique, un tableau, justement célèbre, de Jean Gossaert, connu dans les arts sous le nom de Jean de Maubeuge. Ce tableau représente *Jésus chez Simon le Pharisien*. Dans la partie gauche de cette belle peinture, on remarque une petite horloge en bronze, suspendue au plancher, dont la forme est si gracieuse et l'architecture si coquette, que je n'ai pas hésité à la faire dessiner et reproduire dans mon *Dictionnaire de l'ameublement* (voir t. II, pl. 61) et à l'offrir comme un des types les plus parfaits de l'horlogerie du xvi<sup>e</sup> siècle.

Eh bien ! M. Planchon a reconstitué de toutes pièces ce petit chef-d'œuvre. Il a refait cette jolie horloge en laiton, comme elle était dans le principe, avec une armature de bois pour la défendre, comme cela devait exister. C'est là un tour de force dont il faut d'autant plus tenir compte à l'artiste qui l'exécute, que l'espoir du lucre est forcément étranger à ce genre d'opérations. Ces reconstitutions, en effet, coûtent fort cher à ceux qui les entreprennent, et il y aurait imprudence pour eux à se flatter — alors même qu'ils vendraient ces œuvres exceptionnelles — de rentrer jamais dans leurs déboursés.

Hâtons-nous d'ajouter que ces tentatives n'en sont que plus honorables. Comme ces *chefs-d'œuvre* dont nous parlons plus haut, elles montrent que nos industriels connaissent d'autres stimulants que les bénéfices et que la satisfaction d'avoir créé une belle œuvre passe chez eux avant le plaisir d'encaisser une grosse somme d'argent. C'est ainsi que l'amour fécond de la gloire arrive à ennoblir l'industrie.

HENRY HAVARD.

# LISTE OFFICIELLE

DES

## MEMBRES DU JURY DES RÉCOMPENSES

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889 <sup>1</sup>

### CLASSE 17

Gachet, délégué de la Guyane au conseil supérieur de l'Exposition permanente des Colonies.

### CLASSE 20

Pelisson, négociant à Cognac.

### CLASSE 21

Baron de Cambourg, membre de la commission d'organisation de l'Exposition coloniale, vice-président de la Société des études coloniales et maritimes.

### CLASSE 29

François, résident de France au Tonkin, ancien chef adjoint du cabinet du sous-secrétaire d'État aux Colonies.

Louis Vignon, chef de cabinet du ministre des Finances.

### CLASSE 30

Franck Puaux, délégué de Tahiti au Conseil supérieur des Colonies.

### CLASSE 31

Chaper, ingénieur civil, membre du conseil supérieur de l'Exposition permanente des Colonies.

### CLASSE 33

Jacques Hébrard, sénateur, président de la sous-commission d'organisation de l'Exposition coloniale.

### CLASSE 38

Wuilequez, membre de la commission d'organisation de l'Exposition coloniale, officier d'artillerie.

### CLASSE 41

Fuchs, ingénieur en chef des mines.

Higginson, industriel à Nouméa, diplôme d'honneur à l'Exposition de Paris 1878.

### CLASSE 42

Sarlat, député, membre de la commission d'organisation de l'Exposition coloniale.

### CLASSE 43

Deproge, député, membre de la commission d'organisation de l'Exposition coloniale.

### CLASSE 44

Allègre, sénateur, membre de la commission d'organisation de l'Exposition coloniale.

### CLASSE 49

Pierre Alype, député, membre de la commission d'organisation de l'Exposition coloniale.

### CLASSE 64

Dislère, conseiller d'État, ancien directeur des Colonies.

### CLASSE 65

Rueff, armateur, médaille d'or à l'Exposition de Bruxelles.

### CLASSE 67

De Lanessan, député, membre de la commission d'organisation de l'Exposition coloniale.

### CLASSE 72

Gasconi, député, membre de la commission d'organisation de l'Exposition coloniale.

Hurard, député, membre de la commission d'organisation de l'Exposition coloniale.

<sup>1</sup> Voir les nos 22 à 51.

### CLASSE 73

Croizet, négociant à Cognac, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Milon, négociant à Fécamp.

ART. 6. — Sont nommés membres suppléants du jury des récompenses (section des Colonies françaises et Pays de Protectorat):

### CLASSE 8

Wickham, vice-président de la Société française de colonisation, trésorier de la Ligue d'enseignement, médaille d'or à l'Exposition d'Amsterdam.

### CLASSE 28

Beleys, ancien industriel, ancien associé de la maison Pinaud, qui a obtenu une médaille d'or à l'Exposition d'Anvers, et ancien membre du jury de l'Exposition d'Amsterdam.

### CLASSE 34

Ducet, membre du conseil supérieur de l'Exposition permanente des Colonies.

### CLASSE 36

Aron, adjoint au maire du 1<sup>er</sup> arrondissement, membre de la commission d'organisation de l'Exposition coloniale.

### CLASSE 54

Paraf (Gustave), membre du jury des récompenses de l'Exposition d'Anvers 1885.

### CLASSE 67

Brau de Saint-Pol-Lias, explorateur chargé de missions officielles dans l'Inde anglaise, la haute et la basse Birmanie, le Cambodge, l'Annam, le Tonkin et la Malaisie.

### CLASSE 73

De Faymoreau, délégué de Mayotte au Conseil supérieur des Colonies.

Coulon (Charles), négociant, médaille d'or à l'Exposition de Bruxelles 1878.

ART. 7. — Sont nommés membres titulaires du jury des récompenses (section de la Tunisie):

### CLASSE 6

Maze (Hippolyte), sénateur.

(A suivre.)

## LE PAVILLON D'HYGIÈNE

L'Hygiène et l'Assistance publique sont installées dans un pavillon spécial situé à l'Esplanade des Invalides.

Ce pavillon, qui a une allure assez imposante, grâce à ses dômes et ses trois portiques avec colonnes de porphyre, est élégamment peint à fresques, et, ce qui lui donne aussi un aspect riant, il est entouré de fontaines en faïences multicolores, d'où jaillissent des eaux évidemment purifiées et filtrées par les plus récents procédés.

À l'intérieur, l'exposition est très variée. L'État et les sociétés privées montrent, avec une bienfaisante rivalité, les sacrifices immenses qui ont été faits, en ces dernières années, pour assurer l'hygiène



publique, pour améliorer la santé et soulager les infirmes.

Le Ministère de l'Intérieur expose tous les travaux de son département de l'Assistance publique et des services sanitaires : plans de lazarets, modèles d'hospices et d'hôpitaux, stations balnéaires, avec des tableaux et des renseignements pleins d'intérêt. Le service des aliénés du département de la Seine expose des types de chambres et de cellules. L'institution nationale des Jeunes-Aveugles a réuni ses

méthodes d'enseignement et des spécimens de travaux exécutés par ses élèves.

Les murs sont couverts de cartes teintées et ombrées, avec des légendes instructives, et des statistiques frappantes dressées par arrondissements pour Paris, et par départements et cantons pour la France.

Des graphiques vous indiquent l'augmentation et la diminution de la mortalité.

Le public, en sortant de ce pavillon,

emportera cette conviction que l'hygiène est bien non seulement une science, mais encore la véritable science de tous les jours et de tous les pays.

Parmi les sociétés particulières, il y a l'« Union des Femmes de France » et sa concurrente l'« Union des Dames françaises » qui, toutes deux, ont installé, soit dans le pavillon même, soit dans des annexes, tout ce qui est de nature à faire connaître leur organisation, le but qu'elles poursuivent et les ressources dont elles



PAVILLON DE L'HYGIÈNE ET DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE A L'ESPLANADE DES INVALIDES.

disposent pour le jour où, en cas de guerre, on aura recours à leur personnel et à leur matériel.

La Société protectrice de l'enfance, la Société pour la propagation de l'allaitement maternel, la Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français ont également des expositions intéressantes.

Les dispensaires Furtado-Heine, Ruel et Gibert occupent une place importante avec des plans en relief, devant lesquels les visiteurs s'arrêtent émerveillés en même temps que reconnaissants vis-à-vis de

ces bienfaiteurs de l'enfance qui souffre.

Le Ministère de l'Intérieur expose une très curieuse collection de berceaux provenant de tous nos départements : berceaux anciens et modernes, berceaux en osier et en bois, berceaux primitifs et rustiques, et berceaux sculptés et plus luxueux ; puis des glissières et des alloirs à roulettes, des tourniquets pour apprendre aux enfants à marcher, des chevalets, des berceaux que l'on suspend dans les arbres ou la nuit devant le lit. A côté de cette exposition, une autre collection de systèmes adoptés dans nos différentes

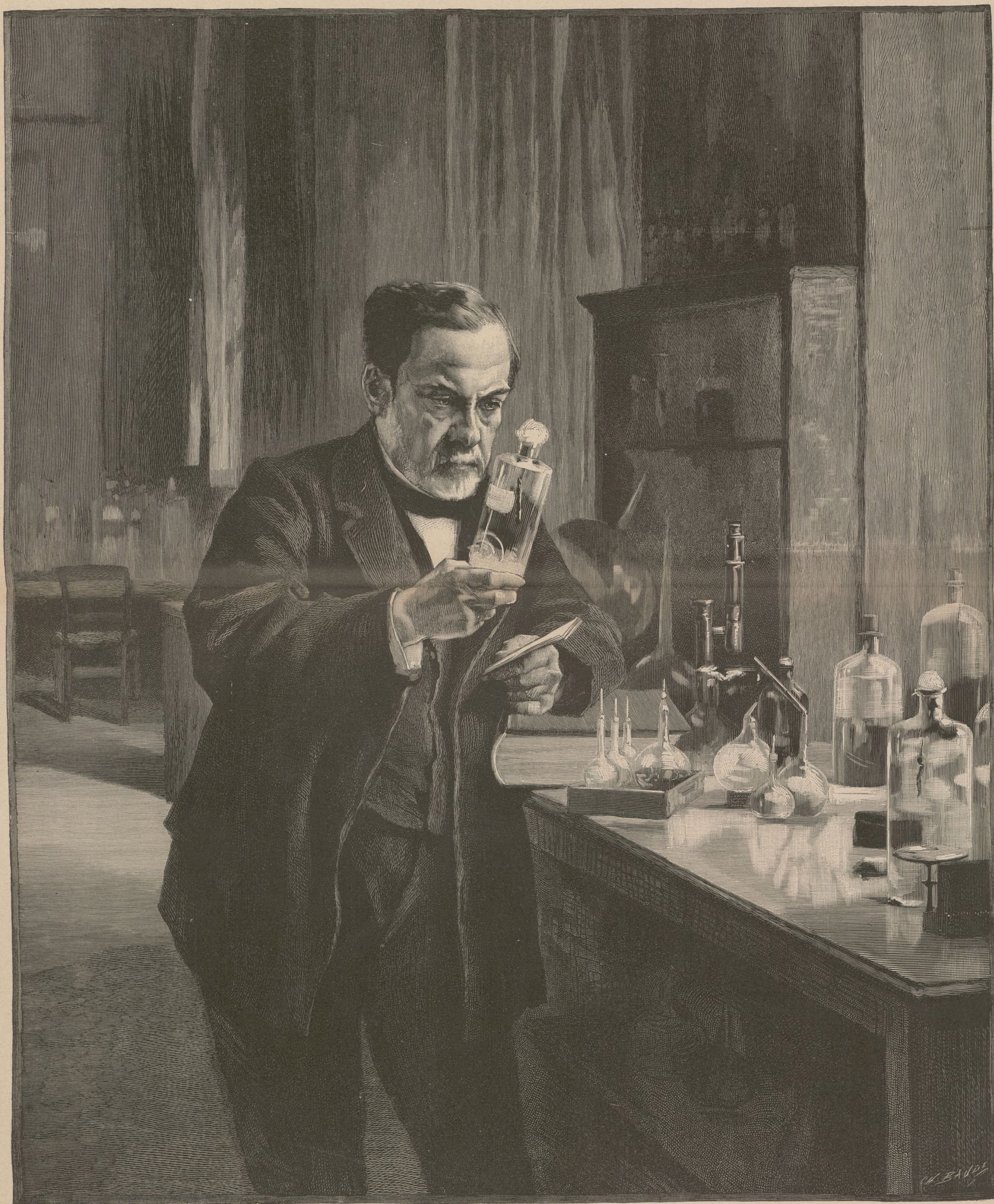
régions et à l'étranger pour emmailloter les enfants ; une collection très pittoresque de bonnets, de layettes et de vêtements d'enfants.

Dans les annexes sont réunis les appareils sanitaires, les procédés d'assainissement des habitations, d'aération, de ventilation, d'éclairage, puis les appareils de crémation, et enfin, dans un vaste hall, est installée l'exposition de toutes les eaux de France et de Navarre : eaux ferrugineuses, alcalines, sulfureuses, gazeuses, arsenicales, etc., avec leurs comptoirs de dégustation.









SCEAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

BEAUX-ARTS (SECTION DE LA FINLANDE). — M. PASTEUR DANS SON LABORATOIRE, tableau de M. EDELFELT.



